

Douleurs et passions

JANCIMON REID

Pour Alexander Payne, qui porte décidément bien son nom, la souffrance est un sujet de prédilection : la souffrance de voir sa réputation atteindre des bas-fonds inexplorés dans **Election**, la souffrance de la solitude et de l'ostracisme dans **About Schmidt** et la souffrance de la dépression chronique dans **Sideways**. Visiblement, le cinéma de Payne s'acharne à mettre en scène des hommes abandonnés à eux-mêmes et à leurs propres inconduites, des personnages qui souffrent et qui doivent conjuguer avec leurs chimères, leurs espoirs, leurs pulsions et malheureusement... avec l'implacable réalité. Brillamment mise en scène, la douleur psychologique offre un spectacle divertissant, s'il faut en croire les films du réalisateur américain. Avec **Sideways**, Alexander Payne récidive en illustrant cette fois les contrastes énormes entre deux

êtres aux personnalités et aux vies diamétralement opposées.

À l'instar d'**About Schmidt**, Payne utilise encore une fois les possibilités visuelles du *road movie* pour camper ses personnages et dévoiler les faiblesses des anti-héros qu'il s'amuse à disséquer avec une lucidité impitoyable. Le plat de résistance, cette fois : Miles Raymond (magnifiquement interprété par Paul Giamatti), un professeur d'anglais désabusé qui attend avec impatience le verdict d'un éditeur à qui il a confié son roman. Question de noyer momentanément la déprime qui survit à son divorce, Miles accepte de partir à la dérive sur le chemin des vignobles californiens. Une décision qui fait plaisir à son copain de chambre du collège, Jack Lopate (campé par Thomas Haden Church), qui désire, à quelques jours de la

célébration de son mariage, savourer sa dernière semaine de liberté en sautant (sur) tout ce qui bouge.

L'oisiveté et l'anxiété déconcertantes du personnage principal, qui sont illustrées avec une objectivité froide dès les premières séquences, imposent d'entrée de jeu le ton du film, qui n'a rien en commun avec les comédies classiques dans la plus pure tradition hollywoodienne. Il est d'ailleurs légitime de s'étonner que l'on nous présente **Sideways** comme une comédie alors que l'œuvre présente une structure hautement dramatique à laquelle se greffe parfois l'humour, et non l'inverse. Plus près d'un Woody Allen fauché et bedonnant que d'un Jim Carrey cabotin, Miles Raymond a souvent la réplique fataliste ou moralisatrice, ce qui suscite davantage des rires jaunes que des esclaffes spontanées. Le film s'amorce dans la froideur et rend l'identification difficile pour le spectateur. C'est seulement lorsque surgit l'humanité des personnages que la distance s'amenuise. Si Jack Lopate semble davantage répondre à certains critères de superficialité, le scénario ne tarde pas à corriger cette fausse impression en lui donnant plus tard suffisamment de profondeur pour que le clown acquière une dimension plus auguste. Placé devant l'éventail des ambiguïtés, des contradictions et des souffrances des deux acolytes, le spectateur de **Sideways** finit donc par s'intéresser à deux personnages qui lui inspiraient préalablement une antipathie.

Mais avant de trancher à froid ses personnages et d'exciter leurs souffrances latentes,



Paul Giamatti et Thomas Haden Church dans **Sideways**